

**AVIS.** — Nulle traduction de cet ouvrage ne pourra être faite sans l'autorisation expresse et par écrit des auteurs, qui se réservent en outre tous les droits stipulés dans les conventions intervenues ou à intervenir entre la France et les pays étrangers en matière de propriété littéraire.



# LA VIE A BON MARCHÉ

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. CLAIRVILLE, Jules CORDIER et COUAILLIAC

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 5 Avril 1853.

**PERSONNAGES.**

- PLUCHET, rentier.....
- LADUREAU, amant de Lolotte.....
- COQUILLARD, vieux lion, amoureux d'Élomire.....
- BEAUCHAMP, ami de Pluchet et son propriétaire.....
- ÉLOMIRE, femme de Pluchet.....
- LOLOTTE, sa nièce.....
- VICTOIRE, sa bonne.....

**ACTEURS.**

- MM. DELANNOY.
- SCHEY.
- LÉONCE.
- DESORMES.
- M<sup>mes</sup> CHAMBERY.
- CÉCILE.
- MARGUERITE.

La scène se passe, à Paris, chez Pluchet.

S'adresser, pour la musique exacte, à M. R. TARANNE, 45, rue Montmartre.

Un salon; porte au fond, portes latérales.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLOMIRE, puis VICTOIRE.

ÉLOMIRE, elle entre en scène par une porte latérale, elle est en robe du matin. Dieu! qu'il fait froid quand on sort du bain!.. brou! brou!.. c'est égal, c'est encore une idée fort économique de M. Pluchet. Dire que pour trente sous, trois personnes ont pris un bain à domicile... mon mari, moi... et Azor! (On entend frapper à la porte du fond.) On frappe!.. et mon mari qui est sorti pour se sécher et faire une foule d'emplettes!.. Dieu! si c'était M. Coquillard!.. (Appelant.) Victoire! Victoire!..

VICTOIRE, dans le cabinet à droite. Madame?  
 ÉLOMIRE. Venez donc ouvrir!  
 VICTOIRE. J'peux pas.  
 ÉLOMIRE. Vous ne pouvez pas?..  
 VICTOIRE. Je me baigne.  
 ÉLOMIRE. Comment vous vous baignez?  
 VICTOIRE. Oui, j'ai voulu baigner Azor, et comme il ne voulait pas, j'ai été obligée de me baigner avec lui.  
 ÉLOMIRE. Comment! notre bonne aussi! (Haut.) Voulez-vous vous dépêcher le venir!  
 VICTOIRE. Voilà, Madame, voilà! (On frappe plus fort.)

ÉLOMIRE. Ah! mon Dieu! que faire?.. si M. Coquillard me surprenait ainsi, lui qui a l'audace de me faire la cour!  
 PLUCHET, en dehors. Victoire!.. ma femme!..  
 ÉLOMIRE, allant ouvrir. Ah! c'est mon mari.

## SCÈNE II.

ÉLOMIRE, PLUCHET.

(Il porte, d'une main, un panier de vin, et de l'autre, un paquet renfermant des habits; sous son bras gauche, une grosse bûche; sous le droit, un très-gros paquet d'allumettes chimiques.)  
 PLUCHET. Ah! c'est bien heureux!.. j'allais tout laisser tomber, et moi avec.  
 ÉLOMIRE. Ah! comme vous voilà arrangé! qu'est-ce que c'est donc que tout ça?  
 PLUCHET. Ça, c'est la continuation de mon grand système de la vie à bon marché. Primo: un costume complet de la Belle-Jardinière, gilet, habit, pantalon et casquette, le tout pour vingt-cinq francs; partout ailleurs ça en coûterait deux cent cinquante.  
 ÉLOMIRE. Oh! mais c'est pour rien.  
 PLUCHET. Pour rien. tu as dit le mot. Mais c'est encore trop cher, si tu compares ça à ce paquet

de deux mille allumettes chimiques que j'ai eues pour six liards; à ce panier de vin blanc mousseux, que je paye dix sous la bouteille... et sans rendre la verre!.. ce qui met ce champagne à cinq sous... presque aussi bon marché que du coco.

ÉLOMIRE. Mais à ce compte-là, nous ne dépenserons jamais notre revenu.

PLUCHET. Pardi! j'ai calculé que, sur nos cinq mille livres de rente, il nous en resterait six.

ÉLOMIRE. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cette grosse bûche?

PLUCHET. Oh! ça, c'est le sublime de l'invention humaine... c'est le bois Phénix, ainsi nommé parce qu'il renait de ses cendres... On allume cette bûche, elle renait, et vous vous chauffez comme ça tout un hiver.

ÉLOMIRE. Avec une seule bûche! allons donc!

PLUCHET. Ah! tu doutes, tu vas voir... Victoire! Victoire!

### SCÈNE III.

LES MÊMES, VICTOIRE, *achevant de s'habiller* (1).

VICTOIRE. Voilà, Monsieur.

PLUCHET. Tiens, ma fille, allume-moi cette bûche-là.

VICTOIRE, *allant pour sortir*. Oui, not' maître.

PLUCHET. Eh bien? où vas-tu?

VICTOIRE. J' vas chercher du feu.

PLUCHET. Il n'y en a pas besoin... cette bûche ne s'allume qu'avec ces allumettes, seulement avec ces allumettes-là. Les allumettes sont faites pour la bûche; avec autre chose, la bûche ne prendrait pas.

VICTOIRE (2). Bien, not' maître. (*Elle va à la cheminée et se met en devoir d'allumer le feu.*)

ÉLOMIRE. Eh bien! soit, j'y consens et je vous félicite; tout cela est merveilleux!.. (*Avec un tendre reproche.*) Mais pour moi, Monsieur, n'avez-vous rien acheté?

PLUCHET. Pour vous, chère amie...

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, COQUILLARD.

(*Il entre par le fond et s'arrête à la porte.*)

COQUILLARD, *à part, et parlant d'Élomire*. Que vois-je!.. ce négligé...

ÉLOMIRE, *à son mari*. Ne m'aviez-vous pas promis un cachemire?

COQUILLARD ET PLUCHET. Un cachemire!..

COQUILLARD, *à part*. Écoutons.

1 V. P. E.

2 P. E. V.

VICTOIRE, *qui a essayé plusieurs allumettes*. C'est drôle, ces allumettes ne prennent pas.

ÉLOMIRE. Vous qui me le promettez depuis si longtemps et qui pouviez l'avoir à si bon compte... il y a aujourd'hui de vrais cachemires des Indes à cinq cents francs.

PLUCHET. Eh bien! écoute, si j'en trouve un des Indes... tu entends, des Indes, pour cent soixante-quinze francs...

ÉLOMIRE. Mais vous n'en trouverez pas.

PLUCHET. Peut-être, peut-être.

ÉLOMIRE. Je vous aimerai tant!

COQUILLARD, *à part*. Elle l'aimerait pour un cachemire!

VICTOIRE. Ça ne prend pas...

PLUCHET. Eh bien! si j'en trouve...

COQUILLARD, *à part*. Oh! j'en trouverai un, moi.

(*Il sort.*)

VICTOIRE. Décidément, not' maître, ça ne prend pas.

PLUCHET. Qu'est-ce qui ne prend pas?

VICTOIRE. Les allumettes.

PLUCHET. Alors, ce n'est pas la bûche qui est dans son tort.

ÉLOMIRE. Non; mais si la bûche ne s'allume qu'avec des allumettes qui ne s'allument pas...

PLUCHET (1). C'est juste, la réflexion est juste; je verrai le marchand... Mais laissons cela; Victoire, tu trouveras dans ce panier les provisions pour le dîner... et puis, comme tu n'es pas forte en cuisine, je t'ai acheté *la Cuisinière bourgeoise*, un livre qui coûte trois francs, broché, et que j'ai eu tout relié en veau, en vrai veau, pour un franc cinquante centimes.

ÉLOMIRE. C'est pour rien.

PLUCHET. Tu accommoderas les moules à la *marinière*.

VICTOIRE. *A la marinière!* qu'est-ce que c'est que ça?

PLUCHET. Je vais te le dire. (*Ouvrant le livre et cherchant.*) Moules, moules, moules... Page vingt-quatre, c'est ça... Moules à la marinière... tu vois, ça se trouve tout de suite. (*Lisant au bas de la page.*) « Pour faire des moules à la marinière, vous prenez des moules. » (*S'interroripant.*) Tout est prévu. (*Lisant.*) « Vous les grattez, les lavez et le smettez au fond de la casserole avec... » (*Arrivé au bas de la page, il lit le commencement du recto de la page suivante.*) « Le roi Dagobert qui se piquait d'être un grand justicier...

ÉLOMIRE. Comment! les moules avec le roi Dagobert?

PLUCHET, *continuant, sans se montrer trop surpris*. « Le jour où il quitta Cosne pour Châlons, il entra dans le bain de très-bonne heure et donna l'ordre d'occire l'ocle de son frère Caribert.

1 E. P. V.

VICTOIRE. Pour accommoder des moules ?

PLUCHET, *continuant, et commençant à être très-étonné.* Plongé dans les plaisirs, Dago- bert avait comme Salomon trois reines et une quantité considérable de femmes du second rang...

ÉLOMIRE. Mais c'est une histoire de France !

PLUCHET, *Le relieur se sera trompé. (Regardant la couverture.)* C'est pourtant bien la *Cuisinière bourgeoise.*

Air : *Adieu, je vous suis, bois charmant.*

Elle doit flatter tous les goûts,  
Et ce livre, ce livre immense  
Qui commence par des ragoûts,  
Finit par l'Histoire de France !  
Lorsqu'à trois francs on l'avait mis,  
Pour un franc cinquante on le livre.

ÉLOMIRE.

Dame ! pour la moitié du prix,  
Vous avez la moitié du livre.

PLUCHET ET VICTOIRE.

C'est vrai, pour la moitié du prix,  
Je n'ai que la moitié du livre.  
Vous avez

PLUCHET. Oui, mais j'ai une moitié d'histoire, et ça compense... A propos de moitié, mon locataire a-t-il payé sa quinzaine tout entière ?

ÉLOMIRE. Il n'est pas encore sorti de sa chambre... et puisque vous me parlez de M. Ladureau, savez-vous que c'est bien gênant d'avoir un étranger chez soi.

PLUCHET. Ce qui est économique n'est jamais gênant ; nous avons un appartement trop vaste... j'en ai loué la moitié, et par ce moyen... mais qu'est-ce que j'entends donc là ?.. on dirait que ça clapôte.

ÉLOMIRE (1). C'est vrai, j'entends clapoter.

VICTOIRE. Ah ! mon Dieu !

ÉLOMIRE ET PLUCHET. Quoi donc ?

VICTOIRE. C'est Azor que j'ai oublié dans la baïgnoire. *(Elle sort.)*

ÉLOMIRE ET PLUCHET. Ah ! grand Dieu !

ÉLOMIRE. La chambre doit être inondée.

BEAUCHAMP, *en dehors.* Mais c'est une infamie ! une horreur !

PLUCHET. Qu'est-ce donc ?

ÉLOMIRE. Quelqu'un !.. je me sauve !

## SCÈNE V.

LES MÊMES, BEAUCHAMP (2).

BEAUCHAMP, *entrant.* Ah ça ! est-tu fou, perds-tu l'esprit ?

1 V. P. E.

2 E. B. P.

ÉLOMIRE, *se rassurant.* Monsieur Beauchamp, notre propriétaire.

PLUCHET, *à Beauchamp.* Quoi donc ? qu'y a-t-il ?

BEAUCHAMP. Ce qu'il y a ?.. eh ! parbleu ! le costume de Madame le dit assez, ce qu'il y a. Pardon, Madame, mais il parait que vous venez de prendre un bain... et grâce aux infiltrations ; mon appartement, placé au-dessous du vôtre, est devenu un lac, un véritable lac de Genève.

PLUCHET. Ah ! que je suis fâché, mon cher ! C'est Victoire qui avait oublié Azor dans la baïgnoire.

BEAUCHAMP. Victoire ! Azor !..

PLUCHET. Oui, un bain à domicile pour quatre.

BEAUCHAMP. Et pour épargner quinze sous, tu me fais abîmer mon plafond, mes rideaux... ah ! morbleu ! tu n'en seras pas quitte à moins de cent cinquante francs !

ÉLOMIRE, *à son mari.* Là, vous voyez bien.

PLUCHET. Bah ! bah ! un ami de collège, un homme qui doit épouser ma nièce, me faire la vilénie... allons donc ! je vais laver la tête à Victoire.

ÉLOMIRE. Je me charge de ce soin ; aussi bien, je ne puis rester ainsi.

PLUCHET, *à sa femme (1).* Va t'habiller, et surtout, mets la jolie petite robe de quatre francs cinquante centimes que je t'ai achetée au *Pauvre Diable.* *(A Beauchamp.)* Tu verras quelle jolie petite robe pour quatre francs cinquante centimes !

ENSEMBLE.

Air : *Redowa d'Elling.*

Profitons de l'industrie,  
Puisque le siècle a marché,  
Pour passer-gaiement la vie,  
Profitons du bon marché !

*(Élomire rentre à droite.)*

## SCÈNE VI.

PLUCHET, BEAUCHAMP.

BEAUCHAMP. Tu seras donc toujours le même ?

PLUCHET. Et pourquoi changerais-je ? mes convictions naturelles doivent au contraire se développer avec l'âge. Dès le collège, je marchais à la vapeur sur les rails de l'économie... Toi, au contraire, tu offrais mon douloureux contraste... tu étais prodigue.

BEAUCHAMP. Du tout, je tenais le milieu entre la parcimonie et la prodigalité...

PLUCHET. Tu as beau dire... tions, par exemple : à peine jeune homme, tu te ruinais avec des danseuses... eh bien ! moi, je me suis marié tout de

1 E. P. B.

suite, c'est meilleur marché... et comme je prévois tout, j'ai pris ma femme orpheline, pour économiser le beau-père et la belle-mère.

BEAUCHAMP. Le mariage pouvait te donner des enfants.

PLUCHET. Oh! les enfants, c'est du luxe, c'était bien assez d'avoir une nièce.

BEAUCHAMP. Une nièce charmante; c'est ce que je t'ai connu de mieux, il est vrai que tu ne l'as pas achetée.

PLUCHET. Non, mais j'ai réglé son éducation, et pour la préparer à ne pas être une femme ruinée, j'ai commencé par ne pas me ruiner pour elle, je l'ai fait élever dans un pensionnat à bon marché.

BEAUCHAMP. Ton marché, le pensionnat de madame Duvernois!

PLUCHET. Oh! il y a beau jour qu'elle n'est plus là!

BEAUCHAMP. Et où donc est-elle?

PLUCHET. Dans une pension où, pour quinze francs par mois, on apprend tout.

BEAUCHAMP. Quinze francs par mois!

PLUCHET. Chez madame Duvernois, il y avait des usages qui froissaient mes instincts d'économiste; le jour de sa fête, par exemple, elle exigeait une cotisation personnelle de vingt francs pour ériger à son profit sous la forme d'une soupière d'argent, un monument de la vénération de ses élèves.

BEAUCHAMP. C'est l'usage.

PLUCHET. C'est possible... mais madame Duvernois avait sept noms de baptême, sept, mon ami! et il fallait lui élever sept monuments par an, lui ériger sept soupières!

BEAUCHAMP. Et tu as trouvé...

PLUCHET. J'ai trouvé le bouillon trop salé.

BEAUCHAMP. Mais dans sa nouvelle pension, il est impossible que ta nièce...

PLUCHET. Impossible! voilà l'erreur...

Air : *Houra, houra pour la vieille Allemagne.* (Les Femmes paresseuses. Saint Antoine.)

Le bon marché, c'est la mine féconde  
Où le bien-être ici-bas est niché;  
Lui seul il peut enrichir tout le monde...  
Pour vivre bien, vivons à bon marché.  
Vois ce journal qui, comme véhicule,  
A tout lecteur, par la prime alléché.  
Offre, par mois, une bonne pendule,  
C'est de l'esprit, c'est l'heure à bon marché.  
Ce tripoteur qui trafique à la Bourse,  
Sur un avoir qu'il n'a jamais touché,  
Quand du Pactole il détourne la source,  
C'est la fortune acquise à bon marché.  
Dans le quartier où fleurit la grisette,  
A-t-on besoin d'un présent recherché!  
Par un fichu l'on paie sa conquête,  
Et c'est aussi l'amour à bon marché.  
Chaque spectacle, en été, nous régale,  
Pour moitié prix d'un coupon détaché;

Mais quand gratis on ouvre chaque salle,  
C'est le spectacle encor meilleur marché.

La vie est chère, et comme il est facile  
De se nourrir sans aller au marché,  
Dix fois par mois, je vais dîner en ville,  
N'est-ce pas là la vie à bon marché?

Bref, payer cher est un mauvais système,  
Car, à bas prix, tout me semble affiché,  
Amour, bonheur, paletot, esprit même,  
Tout ici-bas se trouve à bon marché.

BEAUCHAMP. C'est égal, j'ai bien peur de regretter l'institution de madame Duvernois.

PLUCHET. Laisse donc! je suis un homme étonnant pour les découvertes. Tiens, ici, par exemple, j'ai une jeune bonne à laquelle je ne donne que six francs de gages par mois, et pas d'étrennes; eh bien! cette fille est d'une probité, d'une activité, d'une propreté et d'une habileté... (Ici, on entend à la cantonade le bruit d'une pile d'assiettes qui tombe et se brise, Victoire jette un grand cri.) Allons, bon! voilà encore Victoire qui aura cassé quelque chose.

BEAUCHAMP. Comment! ta bonne qui est si habile, casse des assiettes!

PLUCHET. Elle est habile, mais elle est maladroite. (Bruit au dehors.) Qu'est-ce qu'elle aura encore cassé, mon Dieu!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOIRE (4).

VICTOIRE, répondant au dehors. C'est pas ma faute, moi, nà!.. puisque la planche était pourrie... hi! hi! hi! hi!..

PLUCHET. Mais voyons, qu'est-ce donc? qu'est-il arrivé?

VICTOIRE. V'là c' que c'est, Monsieur: j'étais montée sur la chaise, pour aveindre la vaisselle à bon marché, qui s' trouvait sur la planche à bon marché... quand, patatras! la chaise s'est cassée, la planche s'est cassée, la vaisselle s'est cassée, et moi aussi, j' crois que je m' suis cassé queuqu' chose.

BEAUCHAMP. A bon marché?

VICTOIRE. Mais non, Monsieur, queuqu' chose qui m'est cher, je m' suis cassé les reins.

PLUCHET. Allons, allons, ne pleurniche pas... voilà un docteur à bon marché.

BEAUCHAMP, gaiement. Oui... oh! mes ordonnances ne te coûtent rien, et sais-tu une idée qui m'est venue...

PLUCHET. Une idée... dis.

BEAUCHAMP. J'ai pensé que tu ne me donnais la main de ta nièce que pour avoir un médecin gratis dans ta famille.

PLUCHET. Farceur! (A part.) Il a parfaitement

raison. (*Haut* (4). Mais il est tard, il faut que je déjeune et que je m'habille... Ah! mon ami, je veux que tu m'admires dans mon nouveau costume, un costume complet, acheté à la *Belle-Jardinière*... vingt-cinq francs, habit, veste et culotte, et le tout confectionné, comme on ne confectionne pas.

BEAUCHAMP, à lui-même, gaiement. Il est fou.

PLUCHET. Toi, Victoire, va te mettre au dîner et fais-nous un festin de Balhazar (4)... Je ne suis pas avare, moi, je ne me refuse rien... mais je veux de l'économie... allons, va, Victoire, va. VICTOIRE. Oui, Monsieur.

PLUCHET.

Air : Final de la *Femme aux œufs d'or*.

Vivons dans l'aisance,  
Et dans l'abondance ;  
Mais dépensons  
Le moins que nous pourrons.

(*Victoire sort par le fond. Au moment où Pluchet va rentrer chez lui, à droite, on entend cogner dans la chambre de gauche. Beauchamp s'arrête au fond.*)

PLUCHET. Hein ! quel est ce bruit ?

BEAUCHAMP. Est-ce que tu as des maçons chez toi ?

PLUCHET. Du tout ; je n'ai qu'un locataire... un jeune homme à qui je sous-loue une chambre en garni.

BEAUCHAMP. En garni ?

PLUCHET. Pour diminuer mon loyer. (*Nouveau bruit.*) Ah çà ! est-ce qu'il démolit ma chambre ?

BEAUCHAMP. Vous allez voir qu'après avoir inondé mon plafond, on va maintenant le défoncer.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LADUREAU.

LADUREAU. Ah ! pardon, père Pluchet... vous n'auriez pas un merlin ?

PLUCHET. Un merlin ?

LADUREAU. Oui, j'ai là une satanée bûche que je ne peux pas fendre... Vous n'auriez pas un merlin ?

PLUCHET. Pour fendre des bûches sur mon parquet !

LADUREAU. Juste ! parce que jusqu'à présent, il n'y a que le parquet de fendu.

PLUCHET. Fendu, mon parquet !

BEAUCHAMP, riant. Ah ! ah ! ah !

LADUREAU. Presque rien... une toute petite fente.

PLUCHET. Savez-vous bien, Monsieur, que je ne me loue pas... de vous avoir loué !

LADUREAU, s'avançant vers lui. Et que si je vous ai loué, moi, je ne m'en loue pas davantage. (*Tout à coup.*) Où sont mes trois couvertures ?

PLUCHET. Quelles trois couvertures ?

LADUREAU. Les couvertures avec lesquelles vous m'avez berné.

PLUCHET. Monsieur !

LADUREAU, à Beauchamp. Je vous prends à témoin de la mauvaise foi de Monsieur ; il m'avait promis des draps de batiste et il me fait coucher dans des draps de calicot.

BEAUCHAMP, souriant. Ce sont des draps de batiste à bon marché.

PLUCHET. Il faut te dire...

LADUREAU, à Pluchet. Taisez-vous ! (*A Beauchamp, en montrant Pluchet.*) Monsieur s'était engagé à me fournir de serviettes, de balai, de tire-bottes !.. il m'avait juré, à la face de sa servante, qu'elle froterait ma chambre, et, en fait de froteur, je n'ai encore vu que son chien qui nettoie rien chez moi... au contraire !

PLUCHET. Beauchamp, je t'assure que mon chien est trop bien élevé... (*A Ladureau*) Enfin, Monsieur, que demandez-vous ?

LADUREAU. Ce que je demande !.. mais je demande tout ; je demande que vous me donniez toutes mes aises, toutes les douceurs de l'existence.

PLUCHET. Vous voulez que je vous donne vingt mille livres de rente !

LADUREAU. Et pourquoi pas !.. mais vous êtes incapable d'une si belle action ; et pourtant il me semble que je vous paye ma chambre assez cher pour ça.

PLUCHET, s'écriant. Mais vous ne me la payez pas du tout, votre chambre !

LADUREAU (4). Ah ! oui, parce que je suis en retard d'une misérable quinzaine.

BEAUCHAMP. Ah ! ah ! ah ! ah ! Comment ! et par-dessus le marché, il ne te paie pas ! eh bien ! elle est jolie, ta spéculation,

PLUCHET. Sois tranquille... je ne perdrai pas un sou... (*A Ladureau.*) Et si, aujourd'hui même, vous ne m'avez pas payé votre quinzaine, je vous flanque à la porte, je séquestre votre malle, je saisis vos bottes et je garde votre chapeau pour me couvrir.

LADUREAU. Ah ! loueur en garni, vous voulez me dégarnir de mes effets !.. eh bien ! je vais aller vous dénoncer au commissaire de police. (*Il remonte la scène.*)

PLUCHET, le ramenant en scène. Me dénoncer !.. et de quel droit ?

LADUREAU. Du droit que vous n'avez pas de louer en garni sans une permission de la police ; et comme vous vous êtes passé de la permission, vous paierez cent francs d'amende. (*Il remonte la scène.*)

PLUCHET, *le ramenant en scène.* Oh! le gueux!.. comment! vil dénonciateur!

BEAUCHAMP, *riant.* Ah! ah! ah!

## ENSEMBLE.

PLUCHET.

Air de *Valtes*.

O ciel! il me menace  
Chez moi, dans ma maison!  
Payez ou je vous chasse  
Comme un vrai polisson.

LADUREAU.

Vraiment, ce vieux cocasse  
A perdu la raison.  
De ma chambre il me chässe  
Comme un vrai polisson.

BEAUCHAMP.

Que faut-il que je fasse?  
Ecoutez la raison,  
En paix, vivez, de grâce,  
Dans la même maison.

(Ladureau rentre dans sa chambre, Pluchet rentre chez lui avec son paquet d'habits achetés à la Belle-Jardinière.)

## SCÈNE IX.

BEAUCHAMP, *seul et riant.* Ah! ah! ah! ce pauvre Pluchet, avec son locataire qui ne le paie pas et qui veut lui faire payer l'amende!.. eh bien! louez donc en garni!

Ah! J'en guette un petit de mon âge.

Faut-il donc se mettre à la gêne  
Pour diminuer son loyer!  
Un locataire est une chaîne  
Qui pèse sur notre foyer;  
C'est chaque jour nouveau déboire  
Pour lui plaire et pour le loger;

(*Gaiement.*)

C'est l'ennemi, c'est l'étranger  
Envahissant le territoire.

## SCÈNE X.

BEAUCHAMP, LOLOTTE.

LOLOTTE, *en dehors.* Mon oncle! ma tante!

BEAUCHAMP, *à lui-même.* Mademoiselle Lolo!.. ma future!

LOLOTTE, *entrant.* Mon oncle! ma tante!.. eh bien! où se fourrent-ils donc? (*Apercevant Beauchamp.*) Monsieur Beauchamp!

BEAUCHAMP. Oui, Mademoiselle... mais je vous croyais à votre pension... et quel hasard vous amène?

LOLOTTE. Ce n'est pas le hasard qui m'amène, ce sont mes jambes.

BEAUCHAMP, *à lui-même, étonné.* Ses jambes?.. (*Haut.*) Mais M. votre oncle ne vous attendait pas.

LOLOTTE. Je sais bien; mais c'est si cauchemardant, la pension!

BEAUCHAMP, *à lui-même.* Cauchemardant! enfin!.. (*Haut.*) On vous laisse donc sortir?

LOLOTTE. Non, c'est défendu; mais le portier est un vieux pochard qui est toujours rigolo.

BEAUCHAMP. Rigolo?.. pochard?.. est-ce que c'est là le français que vous apprend votre maître de langue?

LOLOTTE (4). Mon maître de langue?.. ah! bien oui, il y a longtemps que je l'ai envoyé rebondir!

BEAUCHAMP, *à lui-même.* Rebondir! quel français élastique!.. (*Haut.*) Mais ne craignez-vous pas que votre maîtresse de pension vous gronde?

LOLOTTE. Elle!.. nous la voyons toutes les fois qu'il lui tombe un œil.

BEAUCHAMP. Ah! elle s'absente?

LOLOTTE. Presque tous les jours; elle est professeuse de voltige aérienne à l'hippodrome.

BEAUCHAMP. Ah! mon Dieu! et qui donc surveille vos études?

LOLOTTE. Personne; nous nous surveillons soi-sêmes.

BEAUCHAMP, *gaiement, à lui-même.* Quelle ratatouille de pension!

LOLOTTE. Dame! pour cent quatre-vingts francs par an, logée, nourrie, chauffée et éclairée!

BEAUCHAMP. Oh! éclairée, éclairée, ça ne me fait pas trop cet effet-là!

Air: *Un soir dans la forêt voisine.* (Zoé ou l'amant prêté.)

Voyons, savez-vous l'art d'écrire  
Et de parler correctement?

LOLOTTE.

Je sais chanter, danser et rire.

BEAUCHAMP.

Tout cela sans doute est charmant;

Mais le calcul?

LOLOTTE.

Est assommant.

BEAUCHAMP.

Mais le dessin?

LOLOTTE.

Pour lui, nous sommes

Meines d'ardeur... et sur les mers,  
Pensant à nos maris futurs,  
Nous faisons des petits bons-hommes.

BEAUCHAMP.

Eh! quel! voilà

Tout ce qu'on apprend là?

LOLOTTE.

Voilà, voilà,

Tout ce qu'on apprend là.

Voilà, voilà,

Tout ce qu'on apprend là.

## DEUXIÈME COUPLÉ.

BEAUCHAMP (2).

Que savez-vous en fait d'histoire?

LOLOTTE.

L'histoire de Manon Lescot.

1 B. L.

2 L. B.

BEAUCHAMP, après un mouvement.

Et celle de France ?

LOLOTTE.

Un grimoire;

J'aime mieux le Père Goriot,  
Le Juif errant et la Reine Margot.  
Pour orner mon cœur et ma tête,  
J'ai parcouru tout Walter Scott,  
Et des œuvres de Paul de Kock  
J'ai fait une étude complète.

Voilà, voilà

Tout ce qu'on apprend là :

BEAUCHAMP.

Eh quoi ! voilà,

Tout ce qu'on apprend là :

LOLOTTE.

Voilà, voilà

Tout ce qu'on apprend-là.

BEAUCHAMP (1). Eh bien ! ma chère petite, je vous remercie beaucoup des excellents renseignements que vous me donnez sur votre éducation... je vais aller féliciter M. votre oncle...

LOLOTTE. Il est donc ici mon respectable oncle ?

BEAUCHAMP. Oui, et il sera bien surpris de vous trouver aussi savante...

LOLOTTE. Eh bien ! c'est ça, dites-lui que je suis assez instruite, que je ne veux plus retourner à la pension, et que mon éducation est faite, parfaite et parfaite.

BEAUCHAMP, saluant. Mademoiselle, j'ai l'honneur... (A lui-même, en sortant.) Ah ! quelle femme j'aurais eue là !

## SCÈNE XI.

LOLOTTE, seule. Le fait est que j'en avais plein le dos de ma pension... depuis quinze jours sur-tout ; je m'y ennuyais... comme une prune dans un bocal, et sans en savoir la cause. Du moins, chez mon oncle, si je m'y ennuie, j'en aurai pour quoi... et dire que ça m'est venu justement le jour où l'on a mis à la porte mon maître d'arts d'agrément... ah ! il n'avait pas volé son titre ! quel jeune homme agréable, que ce maître d'agrément !

Air de la *Corde sensible*.

C'était un bon petit jeune homme,  
Et dont l'amour me séduisait.  
À la pension fallait voir comme  
Ce garçon-là nous instruisait !  
Le bâton, le sabre et l'épée,  
Ce maître-là

Nous apprenait tout ça.

Placez-vous là,

Parez cela,

Vite en garde, un', deux, trois, tierce, quart,  
C'est ça.

Et pour briser une poupée

C'est lui qui me montrait

Et m'enseignait

Le tir au pistolet.

C'était un bon petit jeune homme, etc.

## SCÈNE XII.

LOLOTTE, LADUREAU, portant un cor et un piston.

### DEUXIÈME COUPLET.

LADUREAU, posant cor et piston sur une table.  
Ce bruit !... que vois-je ! ma Lolotte !

LOLOTTE.

Ah ! se peut-il !

LADUREAU.

Ma Lolotte en ces lieux !

### ENSEMBLE.

Que c'est heureux !

Quoi ! tous les deux !

Nous voilà réunis, que mon cœur est joyeux !

(Ils courent l'un à l'autre et s'arrêtant tout à coup.)

LADUREAU.

D' plaisir, je ris et je sanglote.

LOLOTTE.

En vous r'trouvant ici

Moi je ris et j' pleure aussi.

### ENSEMBLE, se rapprochant.

C'est à croire que c'est un rêve,  
Mais c'est un rêve de bonheur ;  
Embrassons-nous, c'est une élève  
Qui retrouve son professeur.

LOLOTTE. Vous ici ?.. se peut-il ?

LADUREAU. Si ça se peut ?.. mais ça se peut depuis quinze jours.

LOLOTTE, gaiement. Il y a quinze jours que vous êtes en visite chez mon oncle ?

LADUREAU. Mieux que ça, j'y demeure.

LOLOTTE. Vous !.. mais expliquez-moi donc....

LADUREAU. Voilà !.. je vous avais entendu dire que vous ne resteriez pas longtemps dans ce pensionnat, d'où on a eu la petitesse de me chasser parce que je faisais trop de bruit. Je rêvais au moyen de vous revoir, quand levant le nez en l'air, j'aperçois votre oncle qui avait à louer une chambre meublée.... Bravo ! je me dis : quand mademoiselle Lolotte va revenir, je logerai sous son toit. Alors je me présente au sieur Pluchet, sous les auspices de ma malle ; je paye une quinzaine d'avance, et, de professeur que j'étais, je deviens pensionnaire.

LOLOTTE. Pensionnaire !

LADUREAU. Oui, de votre oncle. Je déjeune avec lui, je dîne avec lui, je couche.... oh ! pas avec lui... seul, tout seul, mais je ne dors pas... non, parce que mes matelas sont trop durs, mais parce que je pense à ma tendre Lolotte.

LOLOTTE. Vrai !.... ah ! vous êtes gentil comme tout... mais j'y pense !.. si mon oncle venait à découvrir...

LADUREAU. Notre amour ?... Il est trop truche pour ça. D'ailleurs, pourvu que je le paye, il n'a rien à dire.

LOLOTTE. Savoir !

LADUREAU.

Air de Turenne.

Rassurez-vous, je prends sur moi le blâme,  
Quoique Pluchet ne soit pas très humain,  
Avant peu vous serez ma femme.

LOLOTTE.

Quoi ! le forcer à vous donner ma main !

LADUREAU.

Oui, je l'aurai, ma quittance à la main.  
De tous les biens dont mon âme est jalouse,  
Il a juré que je serais fourni,  
Eh bien ! je veux que mon garni  
Soit encor garni d'une épouse !

LOLOTTE. Eh bien ! c'est ça, il faut être très-exigeant envers le propriétaire.

LADUREAU. Oui, et surtout avec les propriétaires exigeants. Car vous voyez ce piston et ce cor, eh bien ! croiriez-vous que votre respectable canaille d'oncle, me force à les laver, parce que je suis en retard d'une misérable quinzaine. Mais maintenant que j'ai retrouvé mon élève, vendre mon piston !.. me séparer de mon cor !.. oh ! non ! je ne veux plus de séparation de cor ! (Il l'embrasse.)

LOLOTTE. Tiens ! mais ce cornet, c'est une ancienne connaissance.

LADUREAU. C'est ma foi vrai, nous dansions en nous accompagnant. Et nos polkas, les avez-vous oubliées ?

LOLOTTE. Les oublier ! jamais !

LADUREAU.

Air : Polka de M. Couder. (Les sept Billets.)

Longtemps je fus maître de danse,  
Votre talent à mes soins était dû.  
Voyons un peu, si pendant mon absence,  
De ce talent vous n'avez rien perdu.

(Lolotte polke avec Ladureau sur la suite de l'air.)

## DEUXIÈME COUPLET.

Bravo ! bravo ! toujours pleine de zèle,  
De vos progrès je suis assez content ;  
Et maintenant, comme autrefois, ma belle,  
Il faut danser en nous accompagnant.

(Ladureau et Lolotte polkent en jouant ensemble,  
l'un du piston, l'autre du cor.)

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BEAUCHAMP, PLUCHET, *vêtu de ses habits achetés à la Belle-Jardinière ; la casquette est de la même étoffe-perse que le reste du costume.*

## TROISIÈME COUPLET.

Ciel ! qu'ai-je vu ?

LOLOTTE.

Mon oncle !

BEAUCHAMP.

Elle te donne  
De ses talents l'échantillon.

PLUCHET, à Ladureau.

Gredin !

Quoi ! se peut-il, ma nièce qui pistonne  
En galopant avec un galopin.

(L'air continue. Ladureau s'empare de Pluchet qu'il fait polker, et Lolotte fait polker Beauchamp.)

PLUCHET. Voulez-vous me lâcher !

LADUREAU. En mesure donc, en mesure !

PLUCHET. Si vous ne me lâchez pas, je vous mords.

LADUREAU, le lâchant. Ah ! que vous polkez mal ! (Pluchet et Beauchamp sont tombés, chacun sur une chaise, ils se relèvent presque aussitôt.)

PLUCHET (4). Monsieur, Monsieur ! vous êtes un polisson !

LADUREAU. Du tout, Monsieur, je ne suis pas un polisson, mais un professeur ; c'est moi qui, au pensionnat de mademoiselle Lolotte, faisais l'éducation chorégraphique et musicante de votre nièce, la meilleure de mes élèves.

PLUCHET. Vous, son professeur !..

LOLOTTE. Oui, mon oncle, c'est Monsieur qui m'enseignait...

PLUCHET. Taisez-vous, effrontée, et rentrez, rentrez tout de suite.

LOLOTTE. Mais, mon oncle...

PLUCHET. Rentrez-vous, morbleu !

LOLOTTE, rentrant. Ah ! quelle vieille guimbarde !

PLUCHET. Monsieur, votre présence fait rougir mon immeuble, et je vous réitère que si vous ne m'avez pas payé votre quinzaine avant dîner, non-seulement vous ne vous mettez pas à table, mais je vous mettrai à la porte.

LADUREAU. Ah ! c'te farce !

PLUCHET, à Beauchamp. Viens, mon ami, nous devons avoir une explication avec Lolotte, car enfin c'est ta future, et...

LADUREAU, près de jouer du piston, s'arrêtant tout à coup en faisant une fausse note et un faux pas. Sa future !.. (A part.) Un rival !.. (Haut et vivement.) Monsieur, vous n'avez pas le droit de marier votre nièce.

PLUCHET. Comment ! je n'ai pas le droit...

LADUREAU. Non, Monsieur, tant que je serai votre locataire.

PLUCHET. Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LADUREAU. Parce qu'elle aura de la famille, et que je vous ai loué à la condition qu'il n'y aurait pas d'enfants chez vous.

## ENSEMBLE.

PLUCHET.

Air de la Tentation de saint Antoine.

C'est affreux !

Et je suis furieux !

En ces lieux,

Chez moi, sous mes yeux,

Tenir ce langage odieux !

Bien vite sortez de ces lieux,

Gueux !

LADUREAU.

C'est affreux !

Et je suis furieux !

Mais je veux

Rester en ces lieux,  
Sous vos yeux,  
Je prétends, je veux,  
De votre nièce être amoureux,  
Gueux!

BEAUCHAMP.  
C'est affreux,  
Et c'est scandaleux,  
En ces lieux,  
Chez vous, sous mes yeux,  
Tenir ce langage odieux,  
Vous vous conduisez comme deux

Gueux!  
PLUCHET, à *Beauchamp*.  
Et toi, viens trouver ma nièce.

BEAUCHAMP.

Non!

Malgré ses attraits, j'ai, pour la faire, mainte raison :  
Je ne puis épouser un tendron,  
Qui, dans ma maison,  
Viendrait me jouer du piston.

REPRISE, ENSEMBLE.

C'est affreux, etc.

(*Ladureau sort en emportant ses deux instruments de musique et en jouant du piston aux oreilles de Pluchet; Beauchamp rit, Elomire entre au bruit.*)

## SCÈNE XIV.

BEAUCHAMP, PLUCHET, ÉLOMIRE, puis COQUILLARD.

ÉLOMIRE. Ah! mon Dieu! quel est ce vacarme?

PLUCHET. C'est ce satané Ladureau...

BEAUCHAMP (1). Oui, Madame, c'est votre locataire à quinze francs par mois, qui assourdit Pluchet avec son piston, qui casse votre parquet avec son merlin, et trompe le mariage de votre nièce avec moi.

ÉLOMIRE. Comment!

PLUCHET. Bah! bah!.. Beauchamp épousera tout de même Lolotte.

BEAUCHAMP. Par exemple! (*Il remonte la scène.*)

COQUILLARD, entrant sans voir Beauchamp (2). Pardon, mes chers voisins, pardon si je vous dérange... (*Avec intention.*) Madame, m'excusera, mais je n'ai pu résister au désir de vous montrer un bon marché que je viens de faire.

PLUCHET. Un bon marché!

BEAUCHAMP, à lui-même, gaiement. Ah! ah! encore un!

PLUCHET. Ça me connaît les bons marchés... voyons ça. (*Il s'est emparé du carton que portait Coquillard, et il l'ouvre.*)

COQUILLARD, bas, à Elomire (3). Ah! si vous saviez...

ÉLOMIRE, indiquant le carton. Ça qu'il y a là-dedans?

COQUILLARD, mettant la main à son cœur. Non... là-dedans.

PLUCHET, qui a ouvert le carton. Tiens! un châle turc!.. (*A Beauchamp qui a passé près de lui et qui examine ce qu'il développe.*) Regarde.

ÉLOMIRE, vivement. Un châle!

COQUILLARD. Oui, oui, c'est du turc, du vrai turc...

ÉLOMIRE, qui tâte le châle. Ça fond sous la main.

COQUILLARD. J'ai acheté ça dans la rue, à un marchand de parapluies...

BEAUCHAMP, à lui-même. Un marchand de parapluies!..

PLUCHET. Dans la rue?.. vous avez acheté ce châle turc, à la porte?

COQUILLARD. Je n'en avais que faire, mais je me suis dit : ça fera plaisir à quelqu'un, (*Il regarde Elomire.*) et puis c'est si bon compte.

ÉLOMIRE, à Pluchet. Tu entends... si bon compte.

COQUILLARD, bas, à Elomire, avec intention. Oui, de ces si bons comptes, qui font les bons amis.

PLUCHET, à Coquillard. Bah! laissez donc, farceur!.. ça doit être d'un prix indien. d'un chiffre à la Tippo-Zaëb.

COQUILLARD. Pas du tout... cent soixante-quinze francs.

PLUCHET, surpris. Hein?

BEAUCHAMP, railleur. Cent soixante-quinze francs!

PLUCHET, à Beauchamp (4). Oui, mon ami, oui, cent soixante-quinze francs. Pas vrai, Coquillard, cent soixante-quinze francs? et pas un centime avec.

COQUILLARD. C'est vrai.

PLUCHET, à Beauchamp. J'en étais sûr, toi qui ne veux jamais croire aux bons marchés.

COQUILLARD. Et si j'étais assez heureux pour que ce cachemire pût faire le bonheur de Madame...

BEAUCHAMP, surpris, à lui-même. Ah! ah!

ÉLOMIRE, à Pluchet (2). Oh! mon ami, toi qui me disais encore, ce matin....

PLUCHET. Eh bien! ma foi oui, c'est pour rien, et je le prends. Merci, Coquillard.

ÉLOMIRE, avec joie. Oh!.. (*Elle embrasse son mari, et, dans sa joie, elle est sur le point d'embrasser Coquillard.*)

BEAUCHAMP, à lui-même. J'ai bien peur que ce bon marché-là ne coûte terriblement cher à Pluchet!

PLUCHET.

Air : *Qu'il est facile d'épouser celle.*

De l'achat je me glorifie,  
Si ce châle était affiché,

1 B. E. P.  
1 B. P. C. E.  
1 B. C. E. P.

1 B. P. C. E.  
1 B. P. E. C.

Il coûterait cinq cents francs, je parie,  
Mais moi, j'ai tout à bon marché.

COQUILLARD, à part.

C'est trois cents francs que je perds, mais sa femme  
En tendresse me les rendra.  
Plus les intérêts que j' réclame;  
Mais c'est toujours lui qui paiera.  
Je serai payé par sa femme,  
Et c'est toujours lui qui paiera.

LADUREAU, en dehors, chantant.

J'ai de l'argent, j'ai de l'argent,  
Tra la, la, la, la, etc.

BEAUCHAMP. Mon rival!.. ton aimable loca-  
taire!.. sans adieu, Pluchet. (Il sort, bouaculé par  
Ladureau qui entre.)

### SCÈNE XV.

LES MÊMES, moins BEAUCHAMP, plus LADU-  
REAU, LOLOTTE ET VICTOIRE (4).

LADUREAU, qui est entré par le fond.. Eh bien!  
dîne-t-on aujourd'hui?.. cinq heures viennent de  
sonner.

PLUCHET. Monsieur, tant que votre argent ne  
sonnera pas, il ne sonnera jamais cinq heures chez  
moi, pour vous. Il me faut du comptant.

LADUREAU, lui donnant des pièces de cent sous.  
Eh bien! en voilà du comptant... Êtes-vous con-  
tent?

PLUCHET. Ah!.. (Redouci.) Je vous demandais  
ça...

LADUREAU. Monsieur, il n'est jamais permis de  
demander à domicile, surtout à des hommes comme  
moi... non-seulement je vous paye ma quinzaine  
d'avance, mais encore je vous fais l'avance de  
mon dîner d'aujourd'hui. Voilà dix-neuf sous.

PLUCHET. C'est extraordinaire!.. mais du mo-  
ment que vous êtes en fonds... mais votre café?

LADUREAU. Voilà cinq sous pour mon gloria.

LOLOTTE, en dehors. Attention, Victoire

ÉLOMIRE. Ah! voici ma nièce qui aide Victoire  
à porter la table.

PLUCHET. Bravo! nous allons dîner. Coquillard,  
vous restez avec nous.

COQUILLARD. Mais...

PLUCHET. Oh! il n'y a pas de mais... c'est un dî-  
ner économique... allons, c'est convenu... je  
vous régale.

COQUILLARD, regardant Élomire. Puisque c'est  
pour me régaler...

VICTOIRE, elle entre, portant avec Lolotte une  
table toute servie. Prenez donc garde, Mam'selle  
vous allez me faire passer quelque chose.

LOLOTTE. Eh bien, je paierai la casse, mais va  
plus vite, ou je lâche tout!

1 P. L. E. C.

LADUREAU. Attendez, je vais vous aider... (Il  
remonte et range avec Victoire et Lolotte.)

COQUILLARD. Que vois-je!.. mademoiselle Lo-  
lotte!

PLUCHET. Oui, oui, un joli sujet. Je vous ra-  
conterai ça.

LADUREAU. Le couvert est mis... à table!

TOUS. A table!

CHOEUR.

A table (Ter.)

Fêtons ce repas recherché.

A table! (Ter.)

A bon marché.

PLUCHET, à Ladureau. Non pas, s'il vous plait,  
non, pas à côté de ma nièce!.. à l'autre bout de la  
table.

LADUREAU. Comme il vous plaira... je ne suis  
pas contrariant, moi, et pourvu que je mange...  
(Les personnages sont à table dans l'ordre sui-  
vant : n° 1, Ladureau, n° 2, Élomire, n° 3, Plu-  
chet, n° 4, Lolotte, n° 5, Coquillard.)

VICTOIRE. V'là l'potage.

PLUCHET. Bravo! (Servant le potage.) Je vous  
disais donc, mon cher Coquillard, que mademoi-  
selle ma nièce n'est pas un très-bon sujet depuis  
qu'elle a eu le malheur d'avoir pour professeur  
M. Ladureau, que vous voyez là.

LADUREAU. Ah! le malheur n'est pas honnête.

PLUCHET. Beauchamp devait épouser Lolotte,  
mais outre qu'il se fait une arme contre moi de  
mon système à bon marché...

LADUREAU, qui vient de goûter le potage.  
Pouah!

ÉLOMIRE, de même. Pouah!

COQUILLARD, de même. Pouah!

LOLOTTE. Ah! que c'est mouche!

PLUCHET. Comment, il y a des mouches dans le  
potage!

LADUREAU. Non... elle veut dire que c'est têt

COQUILLARD. Mouche! Toc!..

PLUCHET. Quoi donc?..

COQUILLARD. Qu'est-ce que c'est donc que ce  
potage-là?

PLUCHET. Une julienne... est-ce qu'elle n'est  
pas bonne?

COQUILLARD. C'est exécrable!

LOLOTTE. Détestable!

ÉLOMIRE. Ce n'est pas mangeable.

LADUREAU. Ça ne vaut pas le diable.

PLUCHET. C'est incroyable... qu'est-ce que vous  
avez donc mis là-dedans, Victoire?

VICTOIRE. Moi, not' maître, j'ai rien mis.

PLUCHET. Comment! rien mis dans une ju-  
lienne?

VICTOIRE. Oh! si, j'ai mis des légumes.

PLUCHET. Eh bien?

VICTOIRE. Seulement, j'y ai mis des légumes  
sèches.

TOUS. Sèches?

PLUCHET. Comment, sèches?

VICTOIRE. Dame, not' maître, vous m'avez dit de prendre les légumes au meilleur marché...

PLUCHET. Victoire, retenez bien ceci une fois pour toutes, l'économie n'est pas l'avarice : je veux du bon marché, mais je veux des choses excellentes.

VICTOIRE. Mais, not' maître, les choses excellentes ne sont pas bon marché.

PLUCHET. Taisez-vous, fiché bête...

COQUILLARD, à part. Aurait-il découvert mon amour et voudrait-il m'empoisonner...

PLUCHET. Heureusement que le vin nous dédommagera. (A Victoire.) Allez me chercher ce panier de vin mousseux de la Société provençale, il est tellement capiteux que le fournisseur m'a recommandé de le boire le plus tôt possible, parce que... (Victoire est sur le point de sortir, lorsqu'une forte détonation se fait entendre dans la coulisse, Coquillard se fourre sous la table, Victoire sort.)

TOUS, se levant. Ah! grand Dieu, qu'est-ce que c'est que cela?

VICTOIRE rentre, portant à la main un panier plein de tessons de bouteilles qu'elle secoue. Ah! not' maître, votre panier de vin!

PLUCHET. Mais c'est affreux, cela, Victoire.

VICTOIRE. Dame, Monsieur, le marchand vous avait prévenu; il vous avait dit de le boire tout de suite.

PLUCHET. C'est juste; et c'est moi qui suis dans mon tort; Victoire, servez le poisson, et pendant que nous le mangerons, ayez-nous du vin, n'emporte à quel prix, pourvu que ça ne dépasse pas douze sous.

VICTOIRE, remportant le panier de bouteilles cassées. Oui, Monsieur.

PLUCHET. Eh bien, où est donc Coquillard? (Ils cherchent tous du côté opposé à Coquillard.)

COQUILLARD, passant la tête en dehors de la table. Il n'y a plus de danger?

PLUCHET. Ah! le voici!... mais non, venez, venez.

COQUILLARD, à lui-même. Il veut m'assassiner, c'est sûr.

ÉLOMIRE. Comme c'est désagréable... voilà un dîner qui commence bien.

PLUCHET. Il finira mieux. D'ailleurs, l'exception confirme la règle...

VICTOIRE, apportant un plat de moules. Voilà le poisson.

TOUS. Des moules!

LOLOTTE. Comment, des moules!

PLUCHET. Oui, les moules, c'est un excellent petit poisson à bon marché.

COQUILLARD, à part. Il veut m'empoisonner, c'est sûr.

ÉLOMIRE. Oh! c'est égal, inviter les gens à manger des moules!..

COQUILLARD, à part. Je n'en mangerai qu'après lui.

PLUCHET. Attaquons ces moules. (Il en mange une.)

LADUREAU, à part. Plus souvent que j'ingurgiterai ces petites bêtes!

COQUILLARD, regardant une moule; au public. Je me méfie des crabes.

PLUCHET, qui en mange avidement. Excellentes! qu'en pensez-vous?

LADUREAU. Délicieuses!

COQUILLARD, se résignant. Il en mange, j'en mange... pas mauvaises...

PLUCHET. Décidément, ces moules sont très-bonnes, n'est-ce pas, Coquillard?

COQUILLARD. Mais oui, je m'y fais, je m'y fais. (Il en mange coup sur coup.)

LADUREAU. Ah! quelle prétention, il veut nous faire croire qu'il est fait aux moules.

TOUS, riant. Ah! ah! ah!

ÉLOMIRE. C'est un calembour.

LOLOTTE. Il est très-spirituel.

LADUREAU. Et tout neuf, il n'a que cent deux ans. (Ici Pluchet et Coquillard commencent à enfler, par le moyen d'un tube s'adaptant au bas de la peau de baudruche qu'ils portent sous leur costume; tube qui, au moment donné, communique avec le dessous du théâtre, par une petite trappe restée invisible pour les spectateurs, la longueur de la nappe empêchant la trappe d'être vue. Le gonflement s'opère à l'aide d'un soufflet dont le machiniste pousse le vent dans le tube caché sous le pantalon des personnages, et le dégonflement se fait par les personnages eux-mêmes, qui, en tournant sous leur gilet la virole d'un second tube, donnent passage à l'air. Dans le cas où ce second tube n'existerait pas, le dégonflement se ferait de lui-même et trop vite pour la situation.)

COQUILLARD. C'est singulier...

TOUS. Quoi donc?

COQUILLARD. Je ne sais pas ce que j'épouve; mais une espèce de chatouillement...

PLUCHET. C'est comme moi, je suis chatouillé à l'intérieur par...

LADUREAU. Ah! mon Dieu! mais vous enflent!

PLUCHET. J'enfle?

COQUILLARD. Ciel! j'enfle aussi.

TOUS, se levant, moins Pluchet et Coquillard. Ah! juste ciel!

COQUILLARD ET PLUCHET. Au secours! au secours!

LADUREAU. Deux ballons!

COQUILLARD. A l'assassin! au meurtre!

TOUS. Au secours! (Ils courent les uns après les autres.)

## CHOEUR.

Air de la Savonnette.

Quelle affreuse aventure !  
 Cherchez } vite un docteur.  
 Cherchons }  
 Une pareille enflure  
 Nous fait mourir de peur.  
 Quelle affreuse aventure !  
 Cherchons vite un docteur.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BEAUCHAMP (1).

BEAUCHAMP.

Pourquoi ces cris?... qu'arrive-t-il encore ?

PLUCHET ET COQUILLARD.

A mon secours !

TOUS.

Ah ! venez les sauver.

BEAUCHAMP.

Que vois-je ! ô ciel !

PLUCHET ET COQUILLARD.

Mon ami je t'  
 Monsieur, je vous } implore.

BEAUCHAMP.

Mais que vient-il donc d'arriver ?

LADURBAU.

Ronds comme deux boules,  
 Pour cause de moules,  
 Et de moules à bon marché...

BEAUCHAMP.

Oh ! j'en suis vraiment fâché !

Pour combattre à l'instant leur fatale imprudence,  
 Vite du lait en abondance.

(Victoire apporte deux tasses de lait.)

ÉLOMIRE, elle présente du lait à son mari, et Victoire à Coquillard.

Allons, allons, Messieurs, buvez,  
 Et bientôt vous serez sauvés.

BEAUCHAMP.

Et maintenant je vais écrire une ordonnance ;

Mais il me faut du papier pour cela.

LADURBAU.

Je n'en ai pas sur moi.

TOUS, excepté Coquillard.

Ni moi, ni moi.

COQUILLARD, tirant de sa poche un papier qu'il donne à Beauchamp.

Voilà.

PLUCHET.

Que je souffre !

COQUILLARD.

Quelle colique !

BEAUCHAMP, qui se met à une table pour écrire ; à Pluchet.

Du bon marché voilà l'effet !

LADURBAU, qui fait boire Pluchet.

Buvez, buvez encor, c'est un remède unique.

PLUCHET.

Déjà, je suis moins hydropique.

BEAUCHAMP, à part, retournant le papier sur lequel il avait commencé d'écrire.

Mais, qu'est-ce que je lis ! ah ! ce pauvre Pluchet !

REPRISE.

Quelle affreuse aventure :

Dépechez-vous, docteur.

Une pareille enflure

Nous fait mourir de peur.

PLUCHET (1). Désenflé!.. je suis désenflé !

COQUILLARD. Et moi aussi.

BEAUCHAMP. Ah ! le laitage t'a guéri ? c'est bon ; ma seconde ordonnance devient inutile, mais je t'en ménage une troisième très-efficace. Viens me parler, Pluchet.

PLUCHET. Moi.

BEAUCHAMP, prenant Pluchet à part. Tu crois que le cachemire de ta femme n'a coûté que cent soixante-quinze francs ?

PLUCHET. Pas davantage ; comme mon costume vingt-cinq francs.

BEAUCHAMP. Malheureux, tu ne sais pas à quel prix tu paieras ce bon marché, si tu n'avais affaire à une honnête femme !

PLUCHET. Que signifie ?

BEAUCHAMP, lui remettant le papier. Lis.

PLUCHET, lisant. « Faire infuser de la camomille... »

BEAUCHAMP. Non, ce que tu lis, c'est l'ordonnance que j'avais commencée, mais de l'autre côté, une facture...

PLUCHET, retournant le papier. « Vendu à M. Coquillard, un cachemire des Indes... cinq cents francs ! » (Il se précipite tout à coup sur Coquillard qui parlait à Élomire ; le frappant.) Ah ! gueux !

CHOEUR.

Air :

Ah ! c'est vraiment affreux !

Cette conduite est exécration !

Abominable,

Épouvantable,

Ah ! c'est affreux,

C'est scandaleux !

(Pendant ce chœur, une lutte s'est engagée entre Coquillard et Pluchet qui le poursuit. Tous les personnages en scène cherchent à retenir Pluchet, dont l'habit, tiré de tous côtés, s'en va par morceaux et reste dans les mains de chaque personnage. A la fin du chœur, Coquillard se sauve par le fond, et Pluchet passe une robe de chambre.)

ÉLOMIRE. Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

PLUCHET (2). Ça veut dire que je suis un niais, un jobard, que je n'ai pas d'âne, que je n'ai plus

1 L. P. E. B. Lolotte. C. V.

2 P. E. L. B. L. C. V.

1 E. C. P. B. Lad. Lo. V.

2 B. E. P. L. Lo. V.

d'habit, plus de nièce, et que j'allais ne plus avoir de femme... ah! je frémis... et décidément je renonce à la vie à bon marché, c'est trop cher. (*A sa domestique.*) Victoire!

VICTOIRE. Monsieur!

PLUCHET. Tu es une mauvaise bonne, parce que tu ne gagnes pas assez.

VICTOIRE. Mais, Monsieur...

PLUCHET. Je te dis que tu ne gagnes pas assez... je te chasse ou je double tes gages... choisis.

VICTOIRE. Ah! ben, j'aime mieux que vous doublez mes gages... tant pis!

PLUCHET. A la bonne heure. Et vous, monsieur Ladureau, je veux avoir un appartement à moi seul... fichez le camp d'ici.

LADUREAU. Volontiers, mais comme je vous ai payé mon loyer, j'ai droit de rester, et je n'accepte votre congé que si vous m'accordez la main de votre nièce.

PLUCHET. Je vous l'accorde; fichez-moi le camp tous les deux.

LADUREAU ET LOLOTTE. O bonheur!

## CHŒUR.

Air :

- L'économie est bonne,  
Mais quand on la raisonne,  
La raison seule donne  
La vie à bon marché.

PLUCHET, au public.

Air : *Vaudeville de Madame Favart.*

Ce bon marché par lequel on s'enfonce,  
Ne me sera plus reproché;  
Messieurs, dès demain je renonce,  
Au système du bon marché.

ÉLOMIRE.

Pourquoi demain?

PLUCHET.

Notre auteur trouve utile  
Qu'il soit encor, ce soir, par moi prêché,  
Pour qu'on fasse à son vaudeville  
Un succès à bon marché.

## REPRISE DU CHŒUR.

L'économie est bonne, etc., etc.

FIN.